

LA FRANCE

L'humanité gémit sous des jougs centenaires :
La France tout à coup fait gronder ses tonnerres.
Et, volcan qui vomit une lave d'airain,
Elle secoue au vent les tours de la Bastille....
Et l'astre de juillet à l'horizon scintille,
La sainte liberté rouvre son vol serein !

L'enfant de la nature aux limites du monde
Rampe sous le fardeau de sa misère immonde :
La France à son grand cœur sent la pitié venir :
Elle élève la voix.... et ses missionnaires
Versent le divin baume aux tribus sanguinaires,
Et font sur les déserts flamboyer l'avenir !

Les vieilles nations,—ô merveilleux spectacles !
Veulent faire tomber enfin tous les obstacles
Qui nuisent si longtemps à leur fraternité :
Elle prend son compas, son pic et sa truelle....
Et les monts affolés s'entr'ouvrent devant elle,
Et l'océan la suit, comme un lion dompté !

La France ! elle défend toutes les causes justes :
Elle fait respecter partout ses droits augustes,
Elle montre la rive aux générations
Qui sillonnent des faits les vagues débordées :
Et, superbe ouvrière, elle fond les idées
Au creuset foudroyant des révolutions !

Arborant le drapeau royal ou tricolore,
Elle vole au secours du peuple qui l'implore,
A tout progrès du siècle elle fraie un chemin
Avec le livre, avec le glaive ou la cognée....
Elle tient sur Paris une énorme poignée
De rayons éclairant toujours l'esprit humain !

Aussi grande qu'Athènes, aussi fier que Rome,
Elle a rempli le monde entier du nom d'un homme,
Sonné sur chaque bord son hymne triomphal,
Fait jaillir de son sol mille sources sacrées,
Où bardes et penseurs de toutes les contrées
S'en viennent enivrer leur âme d'idéal !

La France ! c'est le cœur qui fait vivre l'Europe,
La tête où tout projet vaste se développe,
Le bras où l'opprimé cherche à se cramponner,
Le torse qui résiste aux chocs des avalanches !
C'est un chêne géant dont on coupe les branches,
Mais que l'on ne pourra jamais déraciner !

La France ne meurt pas ; et, quand elle se couche,
Son front garde toujours sa majesté farouche,
Et son vainqueur épée en tremblant son sommeil :
Elle demeure grande après chaque désastre,
Et Sedan ne fait pas plus d'ombre sur son astre
Que l'aile du vautour sur l'orbe du soleil !

Mais si des conquérants, assoiffés de vengeance,
Allaient éteindre, un jour, le flambeau de la France,
Les peuples aussitôt marcheraient à tâtons....
Que dis-je ? si jamais son soleil se dérobe,
Les feux qu'il a versés à tous les coins du globe,
Empourpreront encor le ciel des nations !

W. CHAPMAN.

AMOUR ET LARMES

PAR MARY

PREMIÈRE PARTIE

III

UN GRAND CŒUR

(Suite.)

Elle serrait un mouchoir sur sa bouche pour étouffer des plaintes, peut-être des cris.... car le cœur confiant et inexpérimenté qui s'était donné sans mesure, se trouvait atteint dans ses profondeurs, et, à ce premier moment de stupeur, il ne pouvait se résigner.

Elle se rendit à sa chambre ; elle tomba sur un siège en disant : « Mon frère, » non point avec des larmes, les siennes coulaient rarement, elle avait du mépris pour cette faiblesse, mais avec des sanglots qui, la secouant de la tête aux pieds, semblaient la briser.

L'illusion fatale de Marie-Sophie était la conséquence naturelle d'une âme qui ne connaît rien de la vie. Epris d'elle, Amédée eût été plus craintif, plus réservé. Dans l'affection cordiale qu'il témoignait à Marie, il n'y avait rien de ce sentiment plein de mystère et d'émotion qu'on est convenu de nommer l'amour. Il ne se troublait pas à son approche, il ne craignait pas de lui prendre la main, de se promener seul avec elle, de lui parler de ses projets, de ses travaux, de son avenir. Avec Annonciade, avec celle qu'on appelait l'enfant, il avait, lui, le professeur, le maître, l'homme, des peurs d'enfants ; il la regardait courir dans les bois, la petite fée du clair de lune, et son cœur la suivait en l'admirant ; le regard de l'enfant, le son de sa voix ébranlaient en lui des cordes que nulle autre femme n'aurait pu émouvoir. Quand elle assistait aux leçons, la riuse et la folle, l'interrogeant en fixant sur lui ses beaux grands yeux tout ouverts, il avait le vertige et ne savait plus rien. Depuis un an, elle était son ardent, son unique amour. Et cependant, il la fuyait et s'occupait presque exclusivement de Marie-Sophie, tant de plus en plus étroite sa raison auprès d'Annonciade, et ne voulant aimer cette pure et belle enfant qu'avec tout le respect dont elle était digne, et ne la

presser sur son cœur que donnée par sa mère et marquée au front de la bénédiction de Dieu.

A ces apparences trompeuses, Marie-Sophie avait succombé. Elle ne croyait pas Annonciade susceptible encore d'aimer et d'être aimée. L'enfance apparente de sa sœur avait augmenté son erreur et fut un instant l'ancre de salut sur laquelle elle essaya de s'appuyer pour défendre sa barque de l'orage. Cependant, le premier moment du réveil fut déchirant : Amédée était perdu pour elle, et c'est ce qu'elle sentit d'abord avec la force brutale du fait accompli. La vie de Marie, dans le court intervalle d'une demi-heure, venait d'être brisée sans retour. Elle n'était pas créée pour aimer deux fois. Dieu la marquait du sceau des martyrs à ses premiers pas sur la terre. Courageuse et chrétienne, elle fut bientôt debout ; mais tout était changé en dedans et en dehors d'elle, oui, tout était bien changé.

A côté de la peine profonde que lui causait cet amour perdu sur lequel elle avait bâti, pauvre fille, bien des rêves de bonheur, il y avait, comme seconde et particulière douleur, l'attachement d'Amédée pour sa sœur. Elle les verrait donc ensemble, unis, heureux.... Sa sœur, sa propre sœur, au bras de l'homme aimé ; dans sa vie, dans sa maison, tout à lui.... pour toujours.... sans qu'une autre femme, à moins qu'elle soit vile et méprisante, puisse demander à cet homme un seul regard de tendresse, une parole du cœur.

Sa sœur lui infligerait cette torture ; il faudrait, heure par heure, sentir son âme gémir de ce supplice renouvelé, il faudrait écouter les confidences du bonheur d'Annonciade, de ce bonheur volé.... lui sourire, l'aimer encore !.... Le cœur de Marie-Sophie se révoltait :

—Je ne l'aime plus, je ne l'aime plus ! cria-t-elle dans le paroxysme de la passion, comme si dix-sept ans d'une tendresse de tous les jours pouvaient s'effacer sous le coup d'une douleur fût-elle mortelle.

A la suite de ces luttes, qui durèrent longtemps, Marie-Sophie essaya de se persuader qu'Annonciade n'aimait pas, ne pouvait pas aimer Amédée, et qu'alors le mal, bien grand toujours, bien affreux, lui laisserait cependant une affection debout.

Quand cette espérance se fut emparée de son imagination, elle s'y cramponna comme le naufragé à la planche de salut. Elle envoya chercher sa sœur pour s'assurer que cette enfant ne prenait pas toutes les fleurs de sa vie, toutes ses joies.

Annonciade accourut sautant et chantant comme le jeune oiseau qui s'échappe du nid. On eût dit que ses petits pieds avaient des ailes, et que la charmante créature effleurait la terre sans la toucher.

Marie-Sophie suivait du regard sa marche légère et gracieuse ; elle étudiait ce doux visage sur lequel les passions n'avaient point imprimé leur trace, qui était blanc et velouté comme le duvet d'une pêche ; de ses yeux d'un bleu de fleurs sortaient comme ces rayons de jeunesse, de gaieté, de bonheur et de vie.

Elle n'aime pas, se dit Marie-Sophie, elle n'aurait pas cet enjouement.

Et son âme s'ouvrit à cette petite lueur d'espoir, qui, comme un funal indéfini, tantôt lui montrait le port et tantôt le précipice.

—Tu es souffrante, pauvre chère, dit la gentille petite fée, en arrivant les bras tendus ; qu'as-tu ?

Et elle couvrait baisers cette amie qui l'étreignait sur sa poitrine oppressée.

L'autre l'enveloppait toujours du regard. De combien de nuances se composait ce regard dans lequel tant de haine se confondait avec tant d'amour ?

—Qu'as-tu, ma chère Marie ? demanda l'enfant qui sentait une espèce de gêne sous ce regard inquisiteur.

—Rien, répondit Marie-Sophie en cherchant à affirmer sa voix ; mais une pâleur livide la démentait : Assieds-toi là, tout près, là, contre moi.

Annonciade obéit à cette parole plus semblable à un ordre qu'à une prière. S'étendant sur une pile de coussins, la tête appuyée sur les genoux de sa grande sœur :

—Est-ce que tu vas me confesser ? demanda-t-elle les yeux rieurs comme les lèvres.

—Peut-être, répondit Marie-Sophie dans le cœur de laquelle continuait à vivre un peu d'espoir, la dernière fleur à mourir, en voyant cette enfant si enfant.

—Je me recueille, murmura Annonciade en secouant ses jolies boucles.

Marie-Sophie hésita. Son âme entière combattait. Qu'allait lui apporter un aveu ? La mort ou la vie ? Cette blanche et frêle créature si gracieusement couchée à ses pieds portait-elle donc déjà dans son cœur le poison de l'amour qui semble être réservé aux seules fortes natures pour les dévaster ? Des flots de pensées amères envahissaient Marie. D'un seul mot toutes ses espérances pouvaient être renversées, elle n'aurait plus de sœur comme elle n'avait plus d'ami. Il lui semblait dans sa douleur mortelle qu'une infranchissable barrière allait les séparer et que toutes les affections de sa vie, mortes en fleurs sous le vent aigu de la tempête, laisseraient éternellement son cœur aride et désespéré aussi dur, aussi insensible que le roc, qui, depuis le commencement du monde, assis sur les grèves, est vainement battu par l'Océan.

Annonciade, effrayée de ce long silence, interrogea de nouveau ; ses yeux expressifs levés vers sa sœur, elle dit :

—Tu as l'air mécontente, ma chère Marie ; c'était son expression caline, qu'as-tu donc contre moi ?

Marie-Sophie, sortie d'elle-même par cet appel, se pencha en avant. Sa bouche effleura l'oreille d'Annonciade, un souffle en sortit :

—Tu aimes Amédée ?

La petite tressaillit ; sa tête se releva rouge, honteuse, inquiète, sérieuse :

—Qui te l'a dit ?

—Mon amour, murmura la pauvre blessée sans avoir conscience de son imprudence.

La jeune fille heureusement n'y comprit rien, ou plutôt, trompée sur le sens du mot, n'y vit qu'une preuve nouvelle de la tendresse vigilante de Marie. Effrayée d'abord de voir nommer ainsi tout haut un sentiment qu'elle osait à peine s'avouer dans le secret du cœur, elle en fut soudain toute heureuse :

—Comme tu m'aimes, dit-elle, oh ! ma sœur chérie, pour avoir deviné ce que je cherchais encore à me cacher à moi-même.

—Ainsi, c'est bien vrai ?... soupira Marie-Sophie, accablée et répondant aux cris de son âme.

En vain elle s'était aveuglée en espérant que la légèreté et l'innocence d'Annonciade l'avaient écartée de l'amour.... ils s'aimaient tous deux !....

Il est vrai que le sentiment, dans l'âme joyeuse de la petite

fée, n'avait aucun des caractères de celui de Marie ; il empruntait à la nature pétulante et vivace d'Annonciade quelque chose de frais, d'enjoué, de bruyant.... mais qu'importe, elle aimait.... chacun le fait à sa manière, les uns dans les larmes, les autres dans les sourires.

L'enfant avait pris les mains de Marie, et les étalant sur les genoux de sa sœur assise, elle y avait blotti son joli visage pour en cacher l'émotion. Marie la découvrit.

—Ne me gronde pas, dit alors la douce jeune fille avec un touchant accent de faiblesse et de prière, et se soulevant pour enlacer ses deux bras aux épaules de sa sœur, je ne sais pas comment cela est venu, sans que j'y pense, sans que je le cherche ; j'ai aimé, quand il était là, je me sentais plus heureuse, j'avais du plaisir à entendre sa voix. Cependant j'avais peur de mal faire ; je me disais : je ne devrais aimer que maman et Marie.... et, je l'aimais tout de même, balbutia l'enfant en baissant la voix à cet aveu criminel.

Chacune de ses paroles était un coup de poignard pour Marie. Tout s'effeuillait autour d'elle.... dans son cœur rayonnaient, l'incendie et la mort venaient de passer.

—Ah ! j'ai bien souvent pleuré ! continua Annonciade retombant à genoux.

La bonne nature de Marie prit le dessus.

—Tu as pleuré !... et je ne m'en suis pas aperçue, dit-elle avec amertume ; car, autrefois, une larme de cette petite fille dont sa précieuse raison l'avait faite la seconde mère, l'eût mise aux abois ; tu as pleuré, répéta-t-elle avec un accent profond de regret, oh ! l'égoïsme de l'amour !

Annonciade avait une organisation si fine, délicate et nerveuse, et avec cela avide de bonheur. Depuis longtemps elle désirait ouvrir son cœur à Marie, afin d'en laisser déborder, comme d'un ruisseau trop plein, les ondes pures et fraîches. Les paroles de sa sœur amenèrent ce débordement. Elle s'éveilla, comme à l'aube les petits oiseaux, pour chanter les fêtes du jour, et se mit à babiller, à gazouiller plutôt comme une couvée de rossignols dans un buisson fleuri.

—Veux-tu me permettre de tout dire ? demanda-t-elle avec un sourire angélique, et se redressant pour se mettre au niveau de sa sœur, les yeux dans les yeux, les lèvres sur les lèvres.

—Oui, dis tout, pauvre enfant, répondit celle-ci, dont le sourire pleurait, car de tels détails devaient prolonger son agonie.

L'enfant dit donc ses émotions, ses sentiments, avec une candeur, une simplicité touchantes. Nous ne pouvons rapporter cet entretien. Dans nos précédents ouvrages, nous avons expliqué les réserves que nous nous sommes imposées sur le développement trop accentué de certaines affections, bien que leur légitimité en permit honnêtement l'étude.

Passons donc.

Quand l'enfant eut bien raconté les premiers tressaillements de l'amour dans son âme de vierge, elle ajouta :

—Et avec cela, j'étais malheureuse, très malheureuse....

—Parce que ? murmura Marie.

—Parce que je croyais.... elle hésita, croisa tendrement ses deux bras autour du cou de sa sœur, je croyais que c'était toi qu'il aimait.

Marie-Sophie la repoussa. Elle bondit :

—Tais-toi, ma sœur, tais-toi ; son cœur battait à l'étouffer. Tout ce que réveillait en elle la supposition d'Annonciade faisait de la parole de sa sœur comme une clameur aiguë dont elle était déchirée. Elle se promenait par la chambre avec agitation, ses mains se tordaient. Il aurait pu l'aimer ! Oh ! mon Dieu ! oh ! mon Dieu ! efface ce mirage, dissipe ce souvenir, tuez dans cette poitrine haletante le cœur qui pleure et qui crie, écrasez, broyez ce sentiment fatal, rendez-moi la force, l'amour du devoir, votre amour !

Telle était la prière mentale de Marie, alors qu'arpentant la chambre sa marche précipitée trahissait seule sa muette agonie.

D'abondantes larmes coulaient le long des joues d'Annonciade ; l'état étrange de Marie était un mystère inexplicable pour cette jeune fille. Elle cherchait où était l'offense.

—Pardonne-moi, murmurait-elle avec une grâce et un charme infinis à celle qui ne l'écoutait pas : ma sœur, ma sœur ?

Et elle posa sa petite main frêle et blanche sur les mains brûlantes de Marie.

Avec une exaltation nerveuse, Marie-Sophie s'empara de cette petite main, et la serrait douloureusement :

—Tu l'aimes donc bien ?

Annonciade pâlit, baissa les yeux :

—Je l'aime à en mourir, répondit-elle, se croyant coupable.

Savait-elle, en parlant ainsi, la pauvre petite enfant, ce que c'est qu'un amour dont on meurt : un amour éternel ? Elle entra dans la vie par la route fleurie ; ses jeunes ans ne renfermaient que caresses et sourires. La première contrariété dans sa jeune existence l'aurait évidemment rendue bien malheureuse ; mais à dix-huit ans, fraîche, gaie et forte, d'un tempérament tendre, mais non violent, elle se serait consolée.

Beaucoup de larmes versées auraient lavé la trace de cette première douleur. Marie-Sophie avait, au contraire, l'âme virile ; une de ces âmes qui saignent et ne pleurent pas.

Elle se redressa sous le coup mortel :

—Tu l'épouseras et tu seras heureuse.

Au même moment elle recevait dans ses bras et pressait sur son cœur purifié par le sacrifice, la douce enfant que tant de joie succédant à tant d'émotions venait de faire défaiiller.

Elle lui prodigua les plus tendres soins avec un dévouement sans égal, comprenant que sa vie, à elle, était murée, et qu'elle était aussi bien morte que le jour où on la descendrait au tombeau.

Elle vit revenir les roses sur les joues d'Annonciade, un sourire presque divin entr'ouvrir ses lèvres, un rayon nouveau éclairer ses yeux.... ce n'était plus une enfant.... oh ! non.... et ceux qui l'appelaient ainsi la veille ne le pouvaient plus à ce moment.

Marie-Sophie était si pâle que ses lèvres mêmes paraissaient décolorées ; cependant elle dit courageusement et avec toute la possession d'elle-même :

—Va à la serre, il doit y être.

Après mille caresses, humides de larmes des deux côtés, quoique larmes bien différentes, Annonciade s'échappa, et, l'âme sur les lèvres, se rendit au parc où effectivement se trouvait Amédée.

Elle regarda Amédée sans trouble mais non sans rougeur, car elle était pure comme un ange ; elle voulut se cacher dans ses deux mains prisonnières ; voyant qu'on ne les lui rendait pas, elle se prit à sourire et leva ses yeux émus vers le ciel dont elle croyait, en ce moment, avoir une part ainsi que son ami.

Le temps était toujours nuageux, et quelques gouttes de pluie continuaient à tomber de feuille en feuille ; mais les